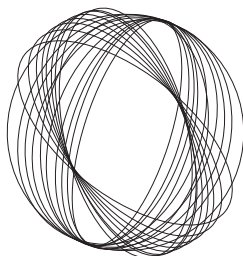


DU MONDE ENTIER

CATERINA BONVICINI
LES FEMMES DE

ROMAN
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR LISE CAILLAT



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ÉQUILIBRE DES REQUINS

LE LENT SOURIRE

LE PAYS QUE J'AIME

Du monde entier

CATERINA BONVICINI

LES FEMMES DE

roman

*Traduit de l'italien
par Lise Caillat*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

TUTTE LE DONNE DI

© Caterina Bonvicini, 2016.

Publié avec l'accord de Piergiorgio Nicolazzini Literary Agency (PNLA).

© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

*À Lea Mattarella et Geschino Montanari.
Et à mes Briganti :
Luisa, Caterina et Giuliano.*

Pour cette obstination tordue
au bonheur, nous perdus
ici à grimacer, gesticuler,
à feindre la perte
de ce qui n'a jamais été,
qui certainement ne sera jamais.

PATRIZIA CAVALLI

Les femmes de

Lucrezia, 89 ans (*La mère de*)

Ada, 61 ans (*L'ex-femme de*)

Francesca, 57 ans (*La sœur de*)

Cristina, 46 ans (*La femme de*)

Paoletta, 33 ans (*La fille aînée de*)

Camilla, 26 ans (*La maîtresse de*)

Giulia, 16 ans (*La fille cadette de*)

I
NOËL

CAMILLA

(La maîtresse de)

C'est vrai, tu n'y avais jamais pensé, à l'huile. Au fait qu'elle pouvait être amère ou fruitée, par exemple. *Équilibrée* même – une huile *équilibrée* ? – et venir d'Ombrie ou des Pouilles ou de Toscane. Pour toi, jusqu'alors, l'huile c'était simplement une bouteille un peu visqueuse, posée dans la cuisine, qui laissait des auréoles à nettoyer. Ta mère devenait hystérique quand tu utilisais l'éponge humidifiée avec de l'eau. Surtout pas. Pour dégraisser une surface lavable, il faut utiliser de l'eau et de l'ammoniaque, vaporisées sur un essuie-tout. Et tu soupirais. Pourquoi pas juste un peu d'eau ? Mais tu t'apprêtais à sortir avec ton petit ami, il y avait une fête en jeu et tu espérais décrocher une autorisation spéciale pour rentrer tard, alors tu n'insistais pas. D'accord, je nettoie le plan de travail – souillé par une huile d'olive achetée au supermarché, en gros bidons vendus en promotion, pleine de défauts organoleptiques et aux paramètres physico-chimiques critiques, en clair tout sauf extra-vierge (mais tu ne t'en souciais pas encore) – et, avec ce stupide spray à l'ammoniaque en main, tu essayais juste de faire ça vite. Je n'utilise pas d'éponge ni d'eau du robinet, d'accord. Quel âge avais-tu ? Dix-neuf ? Comme c'était bien d'avoir dix-neuf ans.

Tu n'en as pas beaucoup plus aujourd'hui. Mais sept ans, ça fait la différence. Un peu parce que, à ton âge, on vieillit comme les chiens. Et aussi parce que tu y as mis du tien : tu t'es installée à Milan, tu as eu ton diplôme, tu as trouvé du travail, et quelques amants. Bien sûr, tu es encore gauche – et cette huile fruitée vient de te le rappeler –, cependant, tu es la seule à savoir combien tu as progressé.

Pour commencer, c'est le dîner de Noël et tu n'es pas chez toi. Avec l'excuse d'avoir beaucoup de travail, tu n'es pas rentrée pour les vacances. Un sourire t'échappe. Tu es trop immature pour savoir que le lapin que tu as posé à ta famille n'est pas une victoire à célébrer, surtout si tu as atterri dans une autre.

En outre, ce sourire t'échappe au mauvais moment. Car la femme assise en face de toi explique qu'en réalité il existe une huile *bien meilleure*.

« J'aurais pu vous en offrir quelques bouteilles. Quelle idiote, je n'y ai pas pensé. Bon, la prochaine fois. »

À tes yeux, c'est merveilleux qu'il existe une huile meilleure (même si tu n'as pas encore compris ce que celle-ci a de vraiment spécial) mais ton sourire satisfait risque de blesser la maîtresse de maison, qui ne sourit pas du tout.

« Merci Ada, répond Cristina un peu froidement, je suis toujours à la recherche d'une bonne huile d'olive, tu es un trésor. » Et elle prononce le mot *trésor* comme on prononce sorcière, charogne ou grosse conne.

Tu es fascinée par cette intonation. Tu n'es sans doute pas une experte en saveurs, car tu as toujours mangé ce qui se présentait, mais tu n'es clairement pas dupe des jeux de pouvoir, ou d'humiliation. Tu fonctionnes par intuition – ou par maladresses illuminatrices – et tu as saisi rapidement tout ce qu'il y avait à saisir. Il paraît que les gens raf-

finés se font du mal ainsi : avec beaucoup de gentillesse.
Comme si c'était un cadeau.

En quelques secondes, tu décides de défendre la personne qui t'a invitée. Il faut dire que ça t'arrange, tu dois te la mettre dans la poche. Tu t'aperçois que, toi aussi, tu es hypocrite, très hypocrite, mais cette découverte ne te trouble pas. Tu es davantage contrariée de n'être pas capable d'une hypocrisie élégante comme la leur. Tu t'en rends compte trop tard, quand tu dis : « C'est la meilleure huile d'olive que j'aie jamais goûtée ! »

Personne ne semble relever, les autres feignent de n'avoir rien entendu. Y compris Cristina, qui balaie tes paroles exactement comme les précédentes, en te tendant un plat ovale. La coppa achetée à Piacenza, la bresaola ramenée de la Valteline, le *culatello* offert par un ami de Parme. Pourquoi faut-il toujours annoncer la provenance des aliments ? On se croirait à la douane.

« Tu en veux encore, Camilla ? »

Tu deviens nerveuse, toute cette mythologie de la nourriture est agaçante. C'est la nourriture qui nous dévore désormais, nous et nos pensées, le contraire n'est qu'apparence. Alors, tu lèves le menton et regardes les autres avec ironie.

« Non, merci. Tout est très bon, vraiment très bon, mais non. Merci. »

Maintenant cela ne te pose plus de problème d'être trop jeune pour savoir tout ce qu'ils savent. D'un coup, tu es très contente d'avoir vingt-six ans. Parce que tu es consciente qu'à ton âge on a une grande chance : on peut se contenter de regarder, ce n'est pas nécessaire d'ouvrir la bouche. Nul ne prétend que tu sois à la hauteur de la conversation. Quelle hauteur, du reste ? Quelle conversation ? Franchement, de la part de gens comme eux, tu t'attendais à mieux.

En fin de compte, ils parlent d'*huile*. Tu souris à nouveau et tu t'en moques que ce soit le bon moment ou non. Merde à l'huile d'olive et à toutes ses propriétés. S'ils y tiennent, tu peux apporter ta contribution en lançant un débat sur la vaseline. Tu étires la lèvre en un petit rictus, comme un tic. Je m'en fiche qu'elle soit amère ou fruitée. Puis tu te rappelles que tu es là uniquement parce que quelqu'un se fiche de toi.

« Mon mari est toujours en retard, désolée, dit Cristina en se levant à nouveau, je vais peut-être faire préparer l'entrée quand même. Il mangera son risotto réchauffé, tant pis. » Elle court vers la porte de la cuisine : « Rashmi ? Vous pouvez commencer à faire revenir les poireaux. Souvenez-vous qu'à la fin on ne veut pas le beurre, hein ? Le parmesan suffit pour lier, merci. »

Tu passes en revue les femmes assises à table avec toi – toutes à secouer la tête en s'écriant Non, voyons, attendons – puis tu regardes la place vide, l'assiette propre et la serviette encore pliée. Mais où est Vittorio ?

Cette attente est usante, aussi parce que tu ignores quelle sera sa réaction quand il te verra là. Hélas, tu t'es aperçue que l'initiative venait de sa femme et non de lui – et surtout qu'il ne savait rien de cette invitation – seulement à 20 heures. Lorsque tu es entrée avec un panettone encore tiède dans les mains (un panettone dont le prix approchait le montant de ta facture d'électricité) et que Cristina a attrapé ton manteau, en disant : « Donne donc, *ma chère*, je vais le suspendre. Vittorio n'est pas encore arrivé, mais il sera ravi de te trouver là, tu vas voir. Tu lui mets du baume au cœur. »

Et maintenant, au bout d'une heure et demie, tandis que la maîtresse de maison s'agite, tu te sens comme une larve. Tu imagines que Vittorio a taillé la route pour le

réveillon de Noël à cause de toi. Il a su que tu te trouvais là, assise entre sa mère et sa fille, en face de sa sœur, et il cherche une excuse pour ne pas venir. Tu as vraiment fait une erreur, tu n'aurais jamais dû accepter. Mais voilà, c'est trop tard, tu ne peux que rester à ta place et te comporter en personne éduquée. En essayant d'échanger quelques mots avec tes voisines, même si ce n'est pas facile.

La fille cadette de Vittorio serait la plus abordable, vu ses seize ans. Sauf qu'il est impossible de communiquer avec elle. Accrochée à son téléphone portable, qu'elle garde sur ses genoux, sous la nappe, elle n'est présente que sur WhatsApp. Si tu tentes de lui parler, Giulia te répond sommairement, en te faisant comprendre que tu la déranges.

« J'ai redoublé, maintenant je suis dans un lycée privé.

— Ah oui ? Lequel ? »

Tu ne connais pas les lycées de Milan, tu fais semblant. C'est vrai, pour toi tous les établissements se valent. Giulia marmonne un nom que tu ne comprends pas, sans lever les yeux de son écran. Fin de la conversation.

Du reste, avec la mère de Vittorio c'est pire. Non seulement parce que Lucrezia est un peu sourde, mais aussi parce qu'elle te traite comme une adolescente autiste, genre sa petite-fille. Elle s'est poliment adressée à toi une fois, pour te demander de lui lire un message sur son téléphone. Elle n'en était pas capable.

« C'est écrit "meilleurs vœux", madame. Juste meilleurs vœux.

— Meilleurs vœux de la part de qui ?

— Je ne sais pas, madame. Le numéro n'est pas enregistré dans votre répertoire.

— Bah, peu importe. Quel ennui, ces vœux. »

En revanche, la sœur de Vittorio t'asphyxie. C'est toi,

cette fois, qui évites le dialogue, sans quoi tu serais réduite définitivement au silence.

« Alors tu n'es plus *stagiaire*, dit-elle.

— Non, madame.

— Ils t'ont embauchée ?

— Pas encore, madame. Pour le moment, j'ai un contrat à durée déterminée, réponds-tu, patiente, bien que tu n'en puisses plus de cet interrogatoire.

— Donc tu corriges des épreuves ? Moi aussi j'en ai corrigé plein pour mon frère », ajoute-t-elle en riant, tout en renversant sa main derrière son oreille avec un élan du poignet.

Elle t'agace pour de bon, désormais. On dirait qu'elle cherche par tous les moyens à te rabaisser.

« Non, madame. Je ne suis pas à l'édition, je travaille au service de presse.

— Ah, je comprends – Francesca semble enfin satisfaite –, tu es *RP*. »

Tu te tournes et la regardes. Tu n'avais pas entendu ce sigle depuis des siècles. *RP*. Deux lettres qui te fascinaient quand tu étais petite. Une amie de ta mère utilisait toujours ce terme pour parler de femmes parties à Milan et qui, là-bas, étaient devenues des pas grand-chose. Elles sont *RP*, tu sais. Tu n'avais pas compris qu'elles s'occupaient des relations publiques, tu étais convaincue qu'il s'agissait de l'abréviation d'un vilain mot – prostituées ? – et que ta mère et son amie s'en tenaient aux initiales pour ne pas dire de grossièretés devant toi. Tu imaginais un tas de choses sur ces *RP*, sans doute un peu perdues, qui toutefois avaient eu le courage de quitter leur village. Pour aller à Milan. Quelle chance.

« Je suis en contact avec les journalistes, oui, j'accompagne les auteurs dans leurs tournées de promotion, j'organise les présentations.

— Et tu as *accompagné* Vittorio aussi ? »

Est-ce qu'elle tente d'utiliser le verbe de manière équivoque ? Comme si tu étais une *accompagnatrice* – encore un terme tombé en désuétude, incroyable. Sur le moment, tu es stupéfaite. Où veut-elle en venir ? Elle attend que tu lui dises que Vittorio t'a recommandée ? Ce n'est même pas vrai. Ce poste, tu ne l'as pas obtenu en couchant avec son frère, tu l'as obtenu en couchant avec un autre.

Avec le directeur éditorial, plus précisément. Un beau quadra, très marié, naturellement, qui a posé les yeux sur toi dès que tu as mis les pieds dans la maison d'édition. Un café en amenant un autre, ça arrive. Mais la caféine est mauvaise pour le cœur et les nerfs, alors on passe à l'apéritif, au moins ça détend. Sauf que boire l'estomac vide fait tourner la tête, on risque d'avoir des gestes inconsidérés, un dîner devient donc légitime. Au bout de six mois de stage, les autres filles devaient aller chercher du travail ailleurs, toi non. Ils avaient justement besoin de quelqu'un au service de presse pour un remplacement de congé maternité.

Vittorio, pour toi, ce n'est vraiment pas un bon plan. Tu risques même de subir des représailles, si l'histoire se sait. À cause de lui, tu pourrais ne jamais obtenir un contrat à durée indéterminée. Francesca l'ignore peut-être, mais Vittorio n'est plus en mesure de recommander personne. Ada l'a épousé quand il n'était qu'un étudiant, Cristina le lui a volé dès qu'il est devenu célèbre et tu l'as récupéré quand il est tombé en disgrâce. Tu ris seule, un instant – tu es une éternelle masochiste : une masochiste sentimentale –, puis tu réponds.

« Oui, j'ai *accompagné* Vittorio. Je l'ai accompagné *plein de fois*. »

Tu t'aperçois alors que quelqu'un te fixe. Tu tournes la tête et croises le regard de la fille aînée de Vittorio. Paoletta

est la seule à n'avoir pas même fait l'effort d'une formule de politesse. Pas un Joyeux Noël. Rien.

La voilà qui demande : « Mais vous êtes sûres que papa se rappelle que c'est le dîner de Noël, aujourd'hui ? Si ça se trouve il est allé dîner avec un ami, on le connaît. »

Chœur d'éclats de rire, elle est bien bonne celle-là. Chœur de négations et, dans la négation, elles sont toutes soudées.

Ada est celle qui t'effraie le plus. Ex-femme dominante – mais c'est une sacrée compétition de dominatrices, ici –, mère de Paoletta, elle s'est arrogé, après son divorce, le rôle de la meilleure amie. Et impossible de la détrôner. Vittorio lui raconte tout, même ses histoires clandestines. À la façon dont elle te regarde – elle se trouve en bout de table – tu comprends parfaitement qu'il lui a parlé de toi aussi.

« Son téléphone est toujours éteint, dit Cristina, qui ne parvient pas à rester assise. Je ne comprends pas. »

Tu baisses les yeux. Et tends une main pour attraper l'huile. Tout le monde en met sur son pain, toi aussi tu commences à avoir faim. Tu croyais que saucer son assiette était malpoli, mais avec de l'huile haut de gamme apparemment ça se fait. Ne surtout pas nettoyer un reste de sauce, mais effacer un filet de liquide vert avec de la mie de pain, aucun problème. Tu peux en faire disparaître la moindre trace.

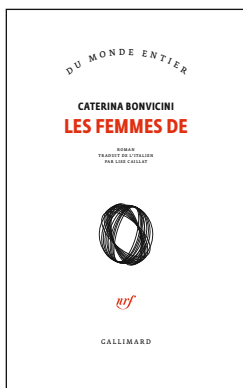
CATERINA BONVICINI

LES FEMMES DE

C'est un soir de réveillon de Noël. Autour de la table, sept femmes attendent un homme. Ce sont toutes les femmes de la vie de Vittorio, un écrivain à la carrière déclinante. Sont présentes sa mère et sa sœur, mais aussi sa femme, son ex-femme et son amante, sa fille adulte et la benjamine, adolescente. Mais celui-ci ne se montre pas. Tandis que toutes s'impatientent, Lucrezia, la mère de Vittorio, reçoit un mystérieux message de son fils : quelques mots, évoquant une année sabbatique, rendent son absence d'autant plus perturbante. La disparition est annoncée, néanmoins une enquête est ouverte. Les mois passent sans que l'homme ne se manifeste. Entre-temps, un nouvel équilibre est venu régir les relations entre ces femmes : les sentiments d'hostilité qui gouvernaient leurs rapports laissent place à une complicité inattendue. Car si Vittorio était leur dénominateur commun, il était aussi la raison de leur rivalité.

Dans ce roman choral, ancré dans un milieu bourgeois milanais, chaque chapitre donne la parole à l'une des protagonistes. Caterina Bonvicini joue avec les codes du roman policier dans une comédie mordante qui souligne la pression exercée par le regard des autres et les carcans imposés par la société.

Caterina Bonvicini, née à Florence en 1974, est une romancière et autrice pour la jeunesse. Elle vit et travaille entre Rome et Milan. Après L'équilibre des requins (Grand Prix de l'héroïne Madame Figaro), Le lent sourire et Le pays que j'aime, Les femmes de est son quatrième roman publié par les Éditions Gallimard.



**Les femmes de
Caterina Bonvicini**

Cette édition électronique du livre
Les femmes de de Caterina Bonvicini
a été réalisée le 10 mars 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072791512 - Numéro d'édition : 334576).
Code Sodis : N96981 - ISBN : 9782072791529.
Numéro d'édition : 334577.